

ANTI**A**RESSE

N° 224 | 15.3.2020

**Migrants: l'humain
comme boulet de canon**

**Thomas de Quincey,
touche-à-tout génial**

Une vie avec Rousseau

**Crypto AG: l'espionnage
multicartes**

Observe • Analyse • Intervient

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Le grand défi du Coronavirus

ON NOUS EXPLIQUE, ON NOUS PROTÈGE, ON NOUS EFFRAIE, ON NOUS CONDITIONNE...
MAIS PERSONNE NE NOUS DIRA OÙ SE TROUVE LA VÉRITABLE CLEF DE NOTRE SURVIE.

«Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.» (Blaise Pascal, Fragment 126)

Nous avons eu le Sras en 2003, la grippe porcine H1N1 en 2009, le terrifiant H5N1 en 2013. Nous nous demandons encore comment la maladie d'Ebola n'a pas débordé sur le monde entier. Le H1N1 qui contamina entre 11 et 21% de la population totale de la planète ne fut au bout du compte guère plus meurtrier qu'une grippe saisonnière — malgré la vague de panique mondiale qu'il a suscitée. Mais n'en tirons pas une règle: la grippe aviaire H5N1, avec un taux de mortalité approchant les 60%, aurait pu sonner la fin de partie pour *Homo Sapiens*. Heureusement, elle peinait à se propager au sein de notre espèce.

Nous voici aujourd'hui confrontés au COVID-19. Tant qu'il ravageait la Chine, c'était malgré tout une abstraction. Puis, sans crier gare, il a débarqué directement en Europe en attaquant l'Italie, nation de la chaleur humaine. Le catalogue des horreurs fait penser à

un récit médiéval: des cadavres qu'on laisse gésir chez eux, au milieu des vivants, sans les enlever, des hôpitaux débordés en un rien de temps, des populations confinées qui chantent, de balcon en balcon, pour se donner du courage... Du fond de l'inconscient collectif, plutôt que de notre mémoire historique brouillée, remonte le spectre de la grippe espagnole.

Comme toujours en temps de guerre et de catastrophe, les rumeurs circulent à une vitesse folle. Les conseils de bon sens qui se contredisent ou ne valent pipette. Les spéculations sur l'origine du virus, les pronostics sur son développement. Les soupçons les plus angoissants,

au vu des personnalités politiques qui se déclarent atteintes: et si la contagion était plus vaste? Si la détection était défailante? Si on ne nous disait pas tout?

Les terreurs irraisonnées s'enchaînent sur les folles espérances: quel laboratoire, le premier, fournira le vaccin miracle? Des mesures de «distanciation sociale» sont prises, parfois excessives, parfois tardives, souvent inapplicables — sauf la plus



évidente qui s'impose, mais qui est idéologiquement tabou: la fermeture des frontières. Aucune autorité, publique ou privée, ne veut essayer le reproche de «n'en avoir pas assez fait». Elles en font donc souvent trop. L'économie et la population entière essaieront les plâtres. En attendant, personne n'ose piper mot, même pas plaisanter comme on le faisait jadis, en temps de guerre, pour braver le mauvais sort. La pandémie est grave comme un huissier.

Nous n'avons aucune idée d'où ce raz-de-marée nous mène. Mais évidences certitudes, déjà, apparaissent:

1) Il y aura un avant et un après COVID-19. Sans doute que les relations avec la Chine, usine du monde, vont se modifier. Sans doute que les économies seront incitées à la relocalisation. Sans doute que le contrôle des populations aura fait un pas décisif en avant, en même temps que le libre arbitre et la liberté individuelle s'enfoncent un peu plus dans les brumes du passé.

2) Depuis le début du III^e millénaire, la pandémie est concomitante à la civilisation globale. Avec l'accélération des échanges, la multiplication des laboratoires de recherche, la concentration des populations dans les villes, cela semble inévitable. Nous devons nous faire aux pandémies comme les Japonais se sont faits aux tremblements de terre.

3) La pandémie est une arme de guerre. La Chine a accusé les États-Unis de lui avoir «inoculé» le virus. Ceux-ci s'en défendent avec fureur. Certains analystes soutiennent que le virus, ayant muté, aurait été «renvoyé à l'expéditeur», vers l'Europe... Les conspi-

ration les plus folles se dessinent, mais le fait est que le ciblage ethnogénétique des agents pathogènes est dans l'air depuis des décennies, et probablement une réalité, au moins au stade de test.(1)

Ce «nouveau Moyen Age» nous infantilise, nous collectivise, nous déshumanise. Face à ces processus, l'individu se sent totalement démuné. Alors qu'il devrait justement penser au contraire: le voilà enfin mis au défi d'activer ses propres vertus: clairvoyance, résolution, sacrifice. Tout ce à quoi personne ne pense plus. Les citoyens affolés entassent le papier-Q et les boîtes de conserve, les survivalistes qui ont pensé à tout jubilent. Or notre survie ne se joue pas dans notre cave à provisions. Elle est spirituelle. Les êtres qui sortiront vivants de cette hécatombe — si c'en est une — vaudront-ils mieux que ceux qui y sont entrés? Vaudront-ils mieux que s'ils y étaient restés, mieux que des automates ou des morts-vivants? Pour cette épreuve déroutante d'un mal impersonnel et «cosmique», Albert Camus a livré un véritable manuel de survie intérieure avec sa *Peste*. Commençons donc, puisqu'il faut enfin rester «en repos dans une chambre», par le relire.

~~~~~  
NOTE

1. Comme semble l'indiquer cette annonce, en 2017, du département recherche biologique de l'US Air Force recherchant des échantillons de tissus provenant de «Slaves caucasiens».

+ Ce texte paraît simultanément dans l'Antipresse n° 224 et dans le n° 183 (Avril 2020) de la revue *Éléments*.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Thomas De Quincey, touche-à-tout génial, moderne et décadent à la fois (1)

AUTEUR D'UNE ŒUVRE HÉTÉROCLITE VOLUMINEUSE — SES ŒUVRES COMPLÈTES PUBLIÉES EN ANGLETERRE NE COMPTÈRENT PAS MOINS DE VINGT GROS VOLUMES —, CONNU DE SES LECTEURS FRANCOPHONES SURTOUT PAR LES *CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM ANGLAIS*, THOMAS DE QUINCEY ÉTAIT SURTOUT UN AMOUREUX DE LA LANGUE ET DU STYLE QUI POSA LES BASES DU ROMAN MODERNE.

Né en 1785 à Manchester, Thomas Quincey (la particule «De» fut ajoutée plus tard par sa mère) perdit son père, importateur et marchand de textiles, alors qu'il n'avait que huit ans. Particulièrement religieuse, très sévère et peu affectueuse, sa mère, après avoir déménagé à Bath, choisit, quelques années plus tard, de retirer le jeune Thomas de la King Edward's School pour l'inscrire dans un établissement de qualité médiocre, la *grammar school* de Manchester, de peur que le jeune homme ne devienne trop instruit. Ambiance... Sa mère restant sourde à ses prières de le faire changer d'établissement, il s'enfuit de la *grammar school* à dix-sept ans. Son oncle Thomas Penson convainc sa mère, furieuse, de le laisser faire et de lui verser une petite pension. Le jeune Thomas mène d'abord une vie d'errance au pays de Galles — ce qui ne l'empêche pas de commencer à apprendre l'allemand —, puis se rend à Londres où il est à la rue, sans le sou et mourant de faim. Il fréquente des prostituées, en particulier celle qu'il appellera plus tard «Ann» dans les *Confessions*

*d'un mangeur d'opium anglais*(1). Il a rompu toute relation avec sa mère et ses tuteurs. Infatigable lecteur enthousiaste et exigeant, il a déjà lu les classiques grecs et latins — langues qu'il maîtrise parfaitement —, les poètes anglais Coleridge — dont il deviendra plus tard l'ami intime — et Wordsworth, mais aussi Shakespeare, Racine, Milton, entre autres. Plus tard, il lira les philosophes allemands Lessing, Fichte et Kant — c'est pour lire *La critique de la raison pure* dans le texte qu'il décida d'apprendre l'allemand —, Schiller et les romantiques allemands Jean Paul (Richter) et Lichtenberg.

L'année suivante, en 1803, il se réconcilie avec sa famille, se passionne pour la littérature gothique et entre à Worcester College, à l'université d'Oxford. Souffrant de violentes névralgies faciales, c'est alors qu'il commence à prendre du laudanum, ou teinture d'opium, dont il ne pourra désormais plus se passer. Dans les *Confessions* il avancera un autre argument que la douleur pour expliquer cette addiction: «*Cette affection qui finalement*



*me poussa à contracter l'habitude de l'opium, qu'était-ce? Était-ce de la douleur? Non, mais le malheur.»*

Un malheur qui trouve ses origines dans une pauvreté qui le suivra durant toute son existence — criblé de dettes de façon permanente, avec une très nombreuse famille à nourrir, il ne réussira pas toujours, par la suite, à échapper à la prison — mais aussi malheur d'une enfance dont les souvenirs signifient pour lui asservissement permanent au passé, *a contrario* de ses contemporains, en particulier William Wordsworth, qu'il admire pourtant, pour qui le souvenir d'enfance est promesse d'avenir et non pas entrave névrotique au développement de l'être humain comme le concevait De Quincey.

Il se rend régulièrement dans la région des lacs, voyages qu'il fera ensuite en compagnie du poète lakiste par excellence, Coleridge, qu'il rencontre en 1807, et qui donneront lieu plus tard à l'un de ses livres autobiographiques, *Souvenirs de la région des lacs*(2). Il sert à

Coleridge de secrétaire, de conseiller et même d'infirmier, et est considéré comme un «membre de la famille» au sein du clan Wordsworth. Mais leurs relations vont petit à petit se dégrader. La mort en 1812 de la petite Catherine, fille du poète âgée de trois ans, à laquelle De Quincey est très attaché, qui vient s'ajouter à celle de sa sœur aînée Catherine, disparue en 1792,

qui l'avait profondément affecté, le jette dans un effondrement affectif violent. Sa relation avec une fille d'un fermier de la région des lacs que Wordsworth trouve ignorante et d'une condition médiocre ne va rien arranger. Il épouse finalement Margaret en 1817, alors qu'elle a déjà eu un enfant hors mariage avec De Quincey l'année précédente.

Très conservateur, De Quincey devient en 1818 rédacteur en chef du périodique tory local du Westmoreland. C'est son travail de journaliste qui assurera ses revenus — mais de manière insuffisante — durant toute sa vie. Après la littérature et la philosophie, il se passionne désormais pour l'économie politique, et en particulier David Ricardo. En 1821 paraissent — d'abord sous pseudonyme — les *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* dans deux numéros du *London Magazine*, dont il devient ensuite un des rédacteurs durant trois ans. Succès immédiat des *Confessions*, ce qui permettra leur publication l'année suivante sous forme de livre.

Installé à Édimbourg en 1826, il publie une traduction de *Laocoon* de Lessing, puis les *Derniers jours d'Emmanuel Kant*(3). Son admiration pour le philosophe allemand s'est muée en déception: l'idée défendue par Kant que nous ignorons tout des «choses en soi», situées par-delà l'expérience, abolissant de la sorte la possibilité de la connaissance absolue, menait pour De Quincey à une impasse. Cette désacralisation de Kant alla jusqu'à la raillerie du style et de la pauvreté de la rhétorique kantienne: on n'est jamais aussi acerbe qu'envers ce que l'on a adoré... C'est également l'année de la rédaction de la première partie de *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*(4), qui sera publiée en 1827. La deuxième partie, qui radicalise le ton macabre et la loufoquerie du texte initial, paraîtra en 1839. Enfin, en 1854, De Quincey réunira les deux premières parties et y ajoutera un *Post-scriptum*, dans lequel il rendra compte en détail de meurtres commis en 1811. La dimension ironique des deux premières parties avait échappé à certains lecteurs; aussi dans le *Post-Scriptum* précise-t-il d'emblée à ses contradicteurs: «[qu'ils] m'autorisent à leur rappeler, une fois pour toutes, la proposition du doyen Swift(5) de tirer parti, dans les trois royaumes, des enfants en surnombre qui, en ce temps-là, tant à Dublin qu'à Londres, étaient hébergés dans des hospices, en les faisant cuire et en les mangeant. Cette extravagance, plus hardie en vérité et plus grossièrement pratique que la mienne, n'attira aucun reproche à un

homme qui était pourtant un dignitaire de l'Église souveraine d'Irlande: sa monstruosité faisait son excuse. [...] Si donc il se trouve quelqu'un pour croire nécessaire de diriger sa lance contre la simple bulle de gaieté de cette conférence sur l'esthétique de l'assassinat, je m'abriterai pour le moment sous le bouclier télamonien(6) du doyen [Swift].»

/À suivre.../

NOTES

1. Thomas De Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* (1822, suivi de *Suspiria de profundis* et *La malle-poste anglaise*, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 2001).
2. Thomas De Quincey, *Souvenirs de la région des lacs* (1830-1840, publié en français sous le titre *Portraits littéraires. Souvenirs de la région des lacs et des poètes lakistes* aux Éditions José Corti, coll. «Domaine romantique», 1998).
3. Thomas De Quincey, *Les derniers jours d'Emmanuel Kant* (1826, L'Herne, coll. «Les carnets de L'Herne», 2013).
4. Thomas de Quincey, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* (1854, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 2002).
5. Dans l'hilarant pamphlet publié en 1729 par Jonathan Swift, intitulé *Modeste proposition pour empêcher les enfants des pauvres en Irlande d'être à la charge de leurs parents ou de leur pays et pour les rendre utiles au public* (Mille et une nuits, coll. «La petite collection», 2006).
6. C'est-à-dire le bouclier d'Ajax, fils de Télamon.



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Turquie: le migrant, ce boulet (de canon)

**L**A GUERRE LANCÉE CES DERNIERS JOURS PAR LA TURQUIE CONTRE LE CONTINENT EUROPÉEN EST INÉDITE. MÊME JEAN RASPAIL, DANS SA VISION DE CAUCHEMAR DU CAMP DES SAINTS, N'AVAIT PAS ENVISAGÉ QUE LES DÉRACINÉS DÉBARQUANT PAR BATEAUX SOIENT POUSSÉS DANS LE DOS PAR DES BAÏONNETTES. OR C'EST CE QUI EST EN TRAIN D'ARRIVER AUX FRONTIÈRES DE LA GRÈCE.

Dans un entretien diffusé sur CNN, le ministre de l'intérieur turc Süleyman Soyly déploie un diagramme en se pouléchant les babines: c'est la statistique du flot humain qu'il s'apprête à lâcher sur l'Europe pour la désunir et la déstabiliser. C'est ce même ministre qui, en 2017, avait menacé de «distiller» vers l'Europe 15000 migrants par mois. Ayant déjà obtenu 6 milliards d'euros de l'UE pour contenir ses 3,6 millions de malheureux, la Turquie se livre au chantage classique, utilisant une masse humaine comme outil d'extorsion. Le ciel a bien changé depuis l'an 2015 où Mme Merkel, sans l'aval de ses partenaires européens, avait ouvert les

bras au flot humain en répondant «on y arrivera» (*«wir schaffen das»*) à qui s'inquiétait de cette démarche imprudente. S'en est suivie une expansion décomplexée de l'AfD. À l'époque, au moins, quelqu'un les avait invités sur le Vieux continent. Aujourd'hui, c'est l'inverse: on les y pousse de force. On les entasse dans des autocars et on les fait débarquer, pistolet en main, devant les barbelés de la frontière grecque. Le caractère forcé du mouvement est attesté par les ONG et leurs avocats: «Environ 300 migrants du centre de rapatriement d'Akyurt à Ankara ont été transportés à la frontière contre leur volonté dans la nuit du 29 février, a déclaré le 4 mars Sadik Onur Gelbal,



président du centre des droits des migrants de l'association du barreau d'Ankara. Selon un migrant encore présent dans le centre, seuls 7 migrants sont restés dans le centre après avoir résisté à l'expulsion. Les avocats n'ont pas été autorisés à le visiter.»

Piteux devant les forts, arrogant devant les faibles, Erdogan se défoule sur l'UE de l'humiliation subie sur le terrain en Syrie puis, le 5 mars dernier, à Moscou. Il profite du désastre humanitaire d'Idlib pour «dégazer» une réserve de réfugiés qui n'ont rien à voir avec ce front-là (Afghans et Pakistanais pour la plupart). Et il ne les envoie pas n'importe où.

#### QUAND L'HISTOIRE REVIENT SOUS FORME DE FARCE

A Andrinople (Edirne), le principal point de sortie, Bulgarie et Grèce sont à même distance ou peu s'en faut. Mais le Sultan ménage la Bulgarie qui lui a rendu de pas si menus services lors de la tentative de coup d'État de 2016, en renvoyant ses opposants gülenistes se faire peler le jonc à Ankara. Surtout, il sait que la Grèce est un maillon faible et marginalisé de l'Europe. Et il profite de l'occasion pour régler des comptes historiques avec le voisin qui incarne au plus profond la civilisation qu'il veut

abattre. La guerre est donc déclarée en mer Égée. Situation inédite, l'humain n'y sert plus de chair à canon, mais carrément d'obus — ou de bélier. Les migrants déferlent sur les barbelés, les gardes-frontières sont débordés, les paysans grecs patrouillent en armes de l'autre côté ou pulvérisent du lisier de porc sur les clôtures pour tenir à distance les mahométans. En mer, les vedettes turques cherchent à éperonner les patrouilleurs grecs pour créer l'incident militaire. C'est une diversion bienvenue après l'aventure avortée en territoire syrien, et une mise à l'épreuve cruelle d'une «unité» européenne dont tout le monde, à commencer par la Sublime Porte, sait qu'elle n'existe pas. D'autant moins qu'il s'agirait en l'occurrence de choisir entre A) la solidarité européenne et B) la cohésion otanienne. L'issue du dilemme ne fait aucun doute — sachant que l'option B ne se décide même pas à Bruxelles mais à Washington. Le satrape du Bosphore peut donc laisser s'ébattre librement sa queue de scorpion qu'il a dû rentrer entre les jambes devant les Russes. Comment? L'Europe, terre de solidarité et d'accueil, ne veut pas accueillir ces misérables? Elle foule aux pieds ses valeurs? Les autorités grecques sont nazies, pas moins. Et vlan! Un argument favori

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET](http://ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)



de nos démocraties qui leur revient à la figure en partant de l'angle le plus improbable. L'ogre qui leur reproche de ne pas être véganes! En quelques jours, la Sublime Porte en aura fait davantage pour démanteler le village Potemkine européen que les euroceptiques et brexiteurs réunis en trois législatures.

#### ANGIE ET MANU VONT À CANOSSA

C'est dans cette ambiance crépusculaire que le couple Merckron va se rendre à la Porte douze jours après que la Porte se fut rendue au Kremlin. Saisissante ironie de l'histoire: le Saint Empire romain-germanique (Rome I) allant plier le genou devant Constantinople (Rome II) allant plier le genou devant Moscou (Rome III) (1). Car l'issue de la négociation fait peu de doute: Mme Merkel a déjà — mollement — levé son index dans la première mise aux enchères de stocks humains, en déclarant accepter un lot. Tout ce qu'elle et Macron espèrent, c'est que les 700 millions octroyés à la Grèce pour héberger les migrants suffiront à construire un glacis façon Sud-Libans dans les Balkans. Les risques de chantage seront plus contenables qu'avec les Ottomans. La tractation serait déjà difficile sans les migrants: avec eux, elle devient désespérée. Avec une perversion sardonique, les Turcs ont parfaitement compris que la munition humaine était plus pénétrante face aux Européens que les obus à l'uranium appauvri. Elle les met en demeure d'abjurer le commandement premier de leur décalogue,

décalogue qui au fil du temps s'est imprudemment réduit à cette seule ligne: *«Tu accepteras l'Autre, toujours et en toutes circonstances, fût-ce au détriment de tes propres intérêts!»*. Si elle n'accueille pas ces surnuméraires, *n'importe leur nombre*, si elle se met à couler leurs embarcations comme le font les Américains dans le golfe du Mexique. L'UE cesse *ipso facto* d'exister. Voici donc les Européens réduits à accueillir les bras ouverts ce bombardement explicitement destiné à faire crouler leur forteresse. Il ne leur reste qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur. «Oh, le joli pavé qui nous arrive sur la tête! Justement, il nous manquait une dalle dans l'allée...» Il y a à la fois une obscénité et une justice immanente dans la composition de ce tandem. L'obscénité, c'est que deux puissances de l'Ouest européen vont solder l'avenir du continent par-dessus les premiers concernés, les peuples balkaniques à qui l'on n'a rien demandé. La justice immanente, c'est qu'il s'agit des deux premiers coupables de la crise migratoire en Europe. L'Allemagne, pour avoir ouvert la boîte de Pandore en 2015. La France, pour avoir détruit la Libye, verrou de l'Afrique, et activement œuvré à livrer la Syrie laïque aux djihadistes(2). Provoquant un marasme de crimes, de terreur et d'exils.

Il faudrait être naïf pour croire, cependant, que les deux pèlerins iront à Byzance en s'écorchant les genoux. Nul doute qu'ils feront une fois de plus porter le fardeau à

d'autres, à commencer par la Grèce officiellement promue parking à migrants (mais les tractations ont discrètement cours avec d'autres pays de la région dont la Serbie non-membre de l'UE). Comme au temps des guerres ottomanes, le Saint Empire cherche à se construire un glacis face au Turc. À cette différence près qu'au lieu de lever des troupes dans les Balkans, il essaie d'y caser les boucliers humains de l'envahisseur. C'est là que le grotesque vire au tragique.

**ADIEU SAPHO! ADIEU, OUZO!  
ADIEU... EUROPE!**

C'est tragique en tout premier lieu pour les êtres humains concernés, qui ne sont considérés comme tels ni d'un côté ni de l'autre. Dans les lointaines années 2000, au temps où la migration se «limitait» à des boat-people, la journaliste communiste Maria Pace Ottieri avait eu l'idée de s'embarquer à Lampedusa pour rencontrer ces *humains* face à face, un par un, et tenter de comprendre ce qui les motivait à tout lâcher — argent, travail, famille — pour rejoindre l'Europe au risque de leur vie. L'illusion de la prospérité occidentale, à leurs yeux, était plus puissante que tous les sacrifices. J'ai publié à l'époque son récit débordant d'humanité (et du reste primé en Italie), Une fois que tu es né, tu ne peux plus te cacher, dans l'indifférence totale des médias francophones. Dans les migrants, nos bien-pensants semblaient voir des icônes, des symboles et surtout des

statistiques, mais y reconnaître un ingénieur, un infirmier ou un garçon de café semblables à ceux de chez nous semblait les incommoder. De cet échec éditorial, j'ai tiré une leçon précieuse. À l'époque déjà, ce n'étaient pas des hommes, mais des missiles. Utilisés, en l'occurrence, dans une guerre intestine de l'Europe contre elle-même. Voici qu'on entasse ces humains-missiles dans cinq, bientôt dix ou vingt îles grecques, devenues camps provisoires — or on le sait bien, il n'y a que le provisoire qui dure. Voici Lesbos dévastée et transformée en lazaret. Lesbos, patrie de la sublime Sapho de Mytilène et de ces voluptés que l'islam, justement, voue aux gémonies: le saphisme et l'ouzo. Ce n'est pas seulement une question de territoire: c'est tout un pan de notre imaginaire commun, de notre conscience esthétique et culturelle, qui est saccagé comme les sites archéologiques d'Irak après le passage successif des GI's et du djihad. Les uns comme les autres, les arrivants comme les indigènes, nous sommes victimes non d'un, mais de deux projets d'anéantissement de l'humain. D'un côté, l'anti-humanisme islamique. De l'autre, un logiciel interne au monde développé auquel le nivellement coranique va comme un gant.

En 2018, trois ans après le «wir schaffen das» de Mme Merkel, alors que l'opération était pudiquement qualifiée de «demi-succès», le patron du patronat allemand semblait le seul à se féliciter de la manœuvre. «Je suis moi-même surpris que cela

*aille si vite”, a affirmé le dirigeant de la fédération des patrons allemands BDA, Ingo Kramer dans une interview au quotidien régional Augsburger Allgemeine. “Sur les plus d’un million qui sont arrivés en particulier depuis 2015, 400.000 d’entre eux suivent une formation par alternance ou ont décroché un emploi”.*» Autrement dit, et dans le meilleur des cas, un migrant travaillait (ou se formait) pour en nourrir deux autres. On était bien loin de la solution au problème de nos retraites, invoquée comme motif de l’appel d’air. Cela eût-il été un plein succès que l’idée de déraciner des millions d’humains pour résoudre le problème économique d’une autre population serait profondément révoltante. Sans même parler de l’élément de contrainte(3).

Quoi qu’il en soit, le patronat rest bien content d’avoir toute cette masse de pression sous la main pour amener, *in fine*, les salaires et les conditions de travail à parité avec la Chine (son but probable quoiqu’inavoué). Entre le cynisme ottoman et le fonctionnalisme industriel, les conséquences sont les mêmes. Les peuples sont singuliers et conscients d’eux-mêmes, mais les masses interchangeables et malléables: remplaçons donc ceux-là par celles-ci, nous disent à la fois l’islam et le capitalisme globalisé. M. Macron® et Mme Merkel, lors de leur rencontre avec M. Erdogan, ne débattront

au fond que d’une seule question: comment fondre une masse indistincte dans une autre masse indistincte. Chrétiens, prolétaires, Bavarois ou Pakistanais: les épithètes ne comptent plus. Nous ne sommes plus qu’une aire peuplée d’unités fonctionnelles. Le sultan Erdogan utilise peut-être l’humain comme boulet de canon. Mais l’idée ne vient pas de lui. Ce à quoi nous faisons face aujourd’hui n’a qu’une appellation adéquate: l’abolition de l’homme.

~~~~~  
NOTES

1. Les prophètes de la Troisième Rome sont aux anges!
2. Je me souviens de ce débat littéraire avec Isabelle Hausser, à Morges en 2014, lorsque la romancière nous avait fièrement expliqué comment elle et son mari, Michel Duclos, le prodigieusement ignare ambassadeur de France à Damas avaient soutenu l’opposition «démocratique» syrienne qui devait s’avérer entièrement fantasmée.
3. Dans une interview accordée à Sept. info en 2016, Jean-Philippe Gaudin (actuel chef du Service de renseignement de la Confédération), alors patron du renseignement militaire, déclarait que «La migration forcée a toujours été une arme» et précisait que le rythme de l’intégration des migrants était la clef de son succès. Comment intégrer assez rapidement des flots d’arrivants, qui plus est forcés?

ENFUMAGES par Eric Werner

Rousseau, compagnon d'une vie (intermède)

J'AI COMME TOUT LE MONDE MES LIVRES PRÉFÉRÉS, ET À INTERVALLES PLUS OU MOINS RÉGULIERS, IL M'ARRIVE DE LES RELIRE, RELECTURES QUI SONT TOUJOURS POUR MOI NOURRISSANTES. CE SONT EN FAIT DES REDÉCOUVERTES. LE TEXTE EST LE MÊME, MAIS LE LECTEUR LUI-MÊME A CHANGÉ. ET DONC, FORCÉMENT, IL Y TROUVE DES CHOSSES NOUVELLES, CERTAINES QUI LUI PARLENT ALORS QUE, LORS DES LECTURES PRÉCÉDENTES, ELLES LUI AVAIENT ÉCHAPPÉ. L'ANGLE D'APPROCHE EST FORCÉMENT AUSSI DIFFÉRENT.

Je pourrais ici citer *Guerre et paix*, *Les Possédés*, *Les Misérables*, certaines parties des *Essais* de Montaigne, etc. Parfois aussi des textes nous parlent à un moment donné, et par la suite cessent de le faire. Il en est ainsi pour moi de la *Chartreuse de Parme*, que

j'avais découverte à 14 ans. J'ai longtemps adoré ce livre, mais oserais-je dire que maintenant il m'ennuie. La dernière fois que j'en ai entrepris la relecture, il m'est littéralement tombé des mains. Alors qu'objectivement parlant, bien sûr, c'est un chef-d'œuvre. Mais il ne me parle plus. Je n'ai plus 14 ans.

Et donc, ces dernières semaines, je me suis replongé dans les *Confessions* de Rousseau. Je ne dirai pas à quand remonte ma première lecture du texte, je ne m'en souviens plus. Mais c'était il y a très longtemps. Depuis lors, je l'ai relu peut-être quatre ou cinq fois (la dernière fois en 2011). L'exemplaire que

j'utilise est toujours le même, sauf qu'il y a une dizaine d'années, j'ai dû le faire restaurer chez un relieur, car il était en train de partir en petits morceaux. Comme je ne voulais pas le remplacer, c'était la seule solution.



UN CHOIX PARADOXAL

Je lis les *Confessions* dans l'édition en 5 volumes des *Œuvres complètes* de Rousseau dans la Pléiade, édition publiée sous la direction de Bernard Gagne-

bin (1915-1998) et de Marcel Raymond (1997-1981). Le premier volume est paru en 1959, le dernier en 1995. Les œuvres autobiographiques occupent tout le premier volume, avec en tête les *Confessions*. Puis viennent les *Dialogues* et les *Rêveries*. Les *Œuvres complètes* de Rousseau dans la Pléiade s'ouvrent donc par les derniers textes de Rousseau, textes d'ailleurs posthumes. C'est à coup sûr un choix paradoxal, presque

une provocation. Mais elle n'est pas gratuite. Dans l'ordre chronologique, les textes autobiographiques viennent effectivement en dernier, mais on pourrait légitimement estimer que par leur importance ils occupent la première place. C'est sans doute aussi ce que pensaient Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. Avaient-ils tort? La gloire de Rousseau ne tient peut-être pas au fait qu'il est l'auteur des *Confessions*: il y a d'autres raisons à cela. Mais on ne parle pas ici de sa gloire. On parle de ce que la littérature lui doit au sens où, grâce à lui, elle s'est engagée sur de nouveaux chemins, s'est ouverte à elle-même de nouveaux horizons. C'est en ce sens que les *Confessions* sont le livre le plus important de Rousseau. Les attentes du lecteur à l'endroit de la littérature n'ont plus été les mêmes *après qu'avant*. C'est la littérature elle-même qui a muté.

Autre caractéristique encore de ce premier volume des *Œuvres complètes* de Rousseau dans la Pléiade: la très grande place qu'y occupe l'apparat critique. Sur les quelque 2000 pages du premier tome, non moins de 800 sont consacrées aux différentes introductions, ainsi qu'aux notes. Cette place accordée à l'apparat critique diminue un peu dans les tomes suivants, mais reste quand même importante. 800 pages sur 2000, certains estimeront que c'est trop. Personnellement je suis d'un avis contraire. J'aime bien, d'une manière générale, les notes et les introductions. Elles ont chez moi un effet stimulant. Mais ici tout particulièrement. Elles éclairent le texte: par en-dessus, en dessous, par tous les côtés en fait.

L'introduction et les notes des *Confessions* ont été rédigées par les deux codirecteurs eux-mêmes, Bernard Gagnebin et Marcel Raymond. Le moindre détail est ici scruté et analysé. C'est là le fruit d'un immense travail, travail pour lequel on ne peut qu'éprouver aujourd'hui une non moins grande admiration. Au-delà du Rousseau des *Confessions*, c'est tout le XVIII^e siècle qui revit ici sous nos yeux. Il existe d'autres éditions des *Confessions*, certaines, même, relativement récentes, mais aucune, à mon avis, ne soutient la comparaison avec l'édition de la Pléiade. J'exprime ici bien sûr une préférence personnelle, mais elle ne me semble pas sans justification objective. Pour le reste, j'ai tellement pris l'habitude avec le temps de lire les *Confessions dans ce livre-ci*, le premier tome des *Œuvres complètes* de Rousseau dans la Pléiade, qu'il me serait difficile aujourd'hui de le lire *sans* les notes qui l'accompagnent. Elles font maintenant presque partie, pour moi, du texte lui-même, en sont une sorte de prolongement.

LE BIEN COMMUN

Dans les *Confessions*, Rousseau se met lui-même en scène: «Voici le seul portrait d'homme, peint exactement d'après nature et dans toute sa vérité, qui existe et qui probablement existera jamais» (1). Bien sûr il exagère. En entreprenant, comme il le fait, d'écrire ses *Confessions*, Rousseau s'inscrit dans une lignée remontant, en réalité, à St Augustin, mais qui passe aussi par Montaigne. Après Rousseau, elle trouvera par ailleurs son illustration dans

l'œuvre d'un autre grand Genevois: le diariste Henri-Frédéric Amiel (1821-1881). Il est intéressant d'ailleurs de situer Amiel par rapport à Rousseau. Rousseau est bien sûr très présent dans le *Journal* d'Amiel. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à l'index des noms figurant à la fin de chacun des 13 tomes de l'édition du *Journal* parue il y a une trentaine d'années à L'Age d'Homme. Je n'ai pas compté toutes les pages où le nom de Rousseau est cité, mais leur nombre doit bien approcher les 2000.

Pour autant Amiel n'est pas Rousseau. La principale différence entre eux, me semble-t-il, réside dans le fait qu'Amiel n'a jamais cherché à occuper une place dans l'espace public et s'est replié sur la sphère privée, alors que Rousseau, s'il cultive son propre moi, s'est clairement aussi voulu citoyen. C'est ce qu'il explique dans les *Confessions*, quand il écrit, au début du Livre IX, que s'il a écrit le *Contrat social*, c'est dans le but de rendre service à ses concitoyens genevois, pour les aider à mieux penser certaines notions comme la loi et la liberté. Une page plus haut, il écrit: «Je jetais mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste»(2). Il dit bien «mes livres»: pas seulement, donc, ceux, comme le *Contrat social*, qui traitent de politique, mais tous ses livres: c'est pour le bien commun qu'il les a écrits, sans autre souci du reste.

Je ne dirais pas qu'Amiel ne s'est jamais soucie du bien commun (on lui doit un célèbre chant patriotique: *Roulez, tambours!*, composé lorsque

la Suisse s'est trouvée, à un moment donné, confrontée à la menace d'une guerre avec la Prusse). Mais cela n'a jamais été son souci premier. Amiel était d'abord préoccupé par lui-même, par ses propres «problèmes», comme on dirait aujourd'hui, autrement dit ses états d'âme.

J'ai évoqué plus haut la gloire de Rousseau. On pourrait utiliser le même mot à propos des personnes à qui l'on doit aujourd'hui cette belle édition des *Œuvres complètes*: les deux codirecteurs mentionnés plus haut, mais aussi leurs collaborateurs. Ou encore de l'Université de Genève en tant qu'institution, car beaucoup de ces personnes y occupaient des postes de chercheurs ou de professeurs. En ce début de la deuxième moitié du XXe siècle, les années cinquante et soixante, l'Université de Genève fonctionnait encore à l'ancienne. Rien n'avait encore beaucoup changé depuis le XIXe siècle. C'était, pour quelques années encore, une université «humboldtienne». On y apprenait à lire les grands textes et à les aimer. On ne pensait d'ailleurs pas que les deux choses fussent séparables. C'était l'héritage humaniste. Les choses se faisaient également à leur rythme, sans précipitation. On ignorait le travail bâclé.

On parle ici de choses qui n'existent plus. Mais il est précieux de se dire qu'elles ont une fois existé.

~~~~~  
NOTES

1. Rousseau, *Confessions*, Livre premier, O. C., Pléiade, 1959, p. 5.
2. *Confessions*, Livre neuvième, *op. cit.*, p. 403.

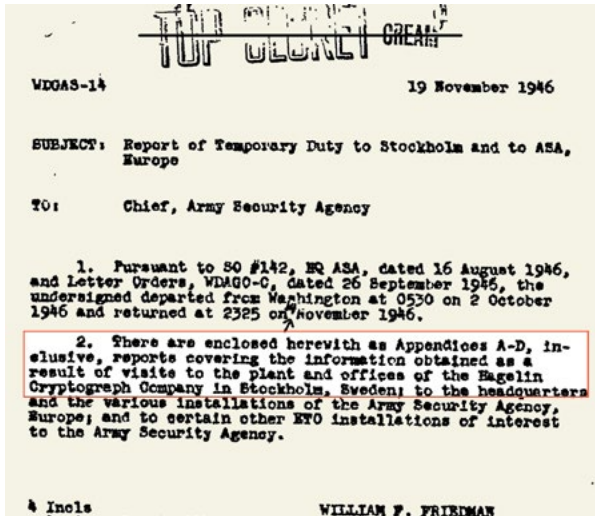
ANGLE MORT par Arnaud Dotézac

## Crypto saga, épisode 4: une entreprise de renseignement multicartes (1)

À LA LECTURE DES CENTAINES DE DOCUMENTS AMÉRICAINS DÉCLASSIFIÉS AYANT TRAIT AU FONDATEUR DE CRYPTO AG, ON VOIT SE DESSINER DE MANIÈRE TRÈS DISTINCTE LE RÔLE DE BORIS HAGELIN EN TANT QU'AGENT DE RENSEIGNEMENT. PEUT-ON CROIRE QUE PERSONNE EN SUISSE NE S'EN SOIT APERÇU?

Hagelin communique intensément avec **William Friedman**, son principal officier traitant, qui fut le premier chef de la cryptologie au sein de la NSA. Pas un déplacement qui ne soit mentionné dans leurs échanges et Hagelin voyage sans arrêt, rendant visite à ses clients prestigieux (chefs d'État, militaires de haut rang, etc.), autant qu'à ses fournisseurs, concurrents et sources de toutes sortes. Il est en retour surveillé de près. Ses propres ateliers, bureaux et différents domiciles donnent lieu à de fréquentes visites d'inspection des services américains. Et tout cela commence dès le début de sa collaboration avec l'Oncle Sam, en 1940, bien avant sa domiciliation en Suisse (1948).

Boris Hagelin barbote donc avec beaucoup d'aisance dans ce milieu très opaque du renseignement d'interception. Un milieu qui reste



RAPPORT DE VISITE DES ATELIERS ET BUREAUX DE BORIS HAGELIN EN SUÈDE, PAR WILLIAM FRIEDMAN (1946).

néanmoins dangereux. Cela veut dire qu'il ne lui faut pas faillir et qu'il doit satisfaire tout le monde, y compris des gens relevant de camps opposés. La simple fourniture technique se trouve ainsi fréquemment conditionnée par la fourniture de renseignements tout court, et pas au seul profit des Américains, on l'aura compris. Compte tenu de sa longévité (Boris Hagelin meurt à 91 ans,



en 1983), on peut estimer qu'il avait un certain talent dans ce domaine.

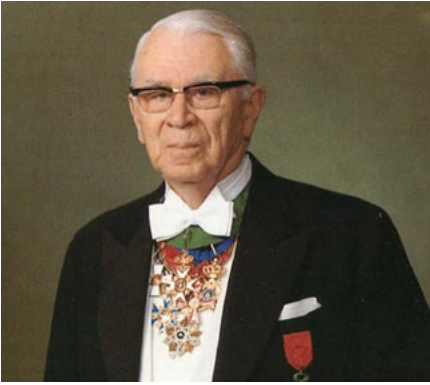
**BORIS HAGELIN, L'AMI DE  
TOUT LE MONDE**

Rappelons qu'en 1934, la France le décorait déjà de la Légion d'Honneur, à une époque où le contingent de cet ordre était essentiellement militaire. Un peu plus tard, lorsqu'il partit s'installer outre-Atlantique de 1940 à 1944, c'était avec la bénédiction de son propre gouvernement suédois. Juste avant de lui fournir le passeport diplomatique déjà évoqué, son pays le décorait de l'ordre royal de Vasa, pour services rendus.

Arrivé à Washington, il rendait compte à son ambassadeur, **Wollmar Boström**. Quoi de plus naturel? Mais il nourrissait de nombreux contacts avec d'autres diplomates. Sa connexion documentée avec l'ambassadeur du Danemark est assez typique. Son Excellence **Henrik Kauffmann** se rendit célèbre pour avoir, de son propre chef, livré le Groenland aux forces stratégiques américaines dès l'invasion allemande de son pays, en avril 1941. Les Américains y construisirent la fameuse base aérienne stratégique de Thulé. Il est vrai que l'ambassadeur Kauffmann était le gendre du contre-amiral américain **William D. MacDougall**, l'un des bâtisseurs, 10 ans plus tôt, du réseau d'écoute des Philippines, orienté vers la Chine et le Japon. Un relais très stimulant pour Hagelin. Mais au prix de quelle contrepartie exigée

en retour, puisqu'il y a toujours du donnant-donnant dans ces affaires?

En tout cas, sa relation avec Kaufmann n'aura pas déçu le Danemark, qui lui achètera ses machines juste après la guerre. Cela se fera via le Commandant de Marine **Pilip Carl Weilbach**. Ce n'était pas non plus n'importe qui. Weilbach fut l'un des négociateurs d'après-guerre, chargé de convaincre les Russes d'évacuer l'île danoise de Bornholm, en mer baltique, que ces derniers avaient prise aux Allemands. Les Russes occupèrent ce territoire stratégique situé à moins de 100 km des côtes polonaises et bientôt est-allemandes, durant 11 mois (de mai 1945 à avril 1946). Ils partirent à la condition qu'aucun Américain n'y mette les pieds. Les rapports militaires danois nous apprennent alors incidemment que Weilbach «*avait une relation exceptionnellement bonne avec le commandant du district naval soviétique de Bornholm*» et qu'il faisait en réalité du renseignement. Or, un an plus tard, en juillet 1947, Hagelin, d'origine russe, ne l'oublions pas, informera Friedman qu'il venait de passer «une semaine de vacances» à Bornholm, avec son épouse Annie. Quelle coïncidence, là encore! Comme le fait que cette île deviendra une station d'écoute et d'interception des plus sensibles en 1948, avant d'entrer dans le giron de l'OTAN, un an plus tard et jusqu'à ce jour.



**BORIS EN MISSION DANS LES  
TERRES BALTIQUES**

Au chapitre des coïncidences, comment ne pas relever également que William Friedman avait justement effectué un séjour de plusieurs semaines en Suède, huit mois plus tôt. Selon son rapport interne du 18 novembre 1946 et ses notes personnelles, il s'y était rendu à la fois pour inspecter les «laboratoires» d'Hagelin, lui donner des instructions, le mettre en rapport avec le Brigadier-général US **Alfred Kessler** et travailler avec ce dernier sur de brûlants sujets.

Au-delà de l'anecdote, cette région s'avère en effet d'une importance capitale pour le renseignement d'interception et donne sans doute une explication plausible au retour précipité de Boris en août 1944.

C'est à ce moment que trois opérations d'envergure furent planifiées depuis la Suède, sous la supervision du général **Carl August Ehrensvärd**, l'un des futurs chefs des **réseaux Stay-Behind suédois** (Aktioner Gruppen Arla Gryning).

La première opération («Rädda

Danmark»), prévoyait l'invasion du Danemark par la Suède avec l'appui des Alliés. Les Suédois voyaient en effet d'un mauvais œil que les Russes s'y installassent après en avoir chassé les Allemands (crainte fondée pour Bornholm). Dans ce contexte, les Suédois avaient exfiltré des officiers de renseignement danois dès le mois d'août 1943, qui leur fournirent des renseignements de première main, volet décryptage compris. Finalement, cette opération fut annulée pour cause de ralliement danois aux Alliés, mais le renseignement fut exploité et révéla des failles dans le système américain.

La deuxième opération («Stella Polaris») consista, dès la fin des combats avec les Russes en Finlande, à exfiltrer la crème du renseignement finlandais d'interception. William Friedman indique dans ses notes qu'il devait y participer mais que son commandement l'en empêcha au dernier moment, craignant pour sa sécurité. Le capitaine **Paavo Carlson**, membre de son équipe au sein de la SSA (Signal Security Agency), le remplaça au pied levé en compagnie de **Paul E. Goldsberry**, de l'unité de chiffrement du Département d'État. Ils arrivèrent sur place en novembre 1944, juste après Boris Hagelin. On sait toutefois que Boris Hagelin était porteur d'un ordre de mission signé du chef du Signal Corps pour ce voyage, le Major-Général **Harry C. Ingles**, ce qui n'est pas anodin. En tout cas, l'expertise de Boris arrivait à point nommé, puisque les Finlandais confirmèrent

avoir pu casser les codes américains, principalement diplomatiques, mais également militaires. Il fallait donc absolument savoir si et comment les machines Hagelin avaient pu être compromises.

Tout cela commence à faire beaucoup de coïncidences pour un retour en période de guerre. Mais Hagelin agissait-il exclusivement pour les Américains? Rien n'est moins sûr. Son propre pays pouvait tout autant l'avoir mandaté secrètement. Et pourquoi pas d'ailleurs les Russes, ses autres compatriotes? Tout est possible lorsqu'on se souvient qu'il

leur vendit des machines avant la guerre et qu'il le fera encore en pleine guerre froide, depuis la Suisse et avec la bénédiction des autorités helvétiques. Un document déclassifié suisse précise en effet qu'il fut autorisé à vendre 50 machines aux Russes le 23 avril 1964. Crypto AG avait déjà sorti ses premières machines électroniques à cette période, en particulier la gamme ULES-64.

/A suivre./

**EXTRAIT DE RAPPORT CONFIRMANT  
L'AUTORISATION ACCORDÉE À  
CRYPTO EN 1964 D'EXPORTER 50  
MACHINES VERS LA RUSSIE.**

Kommunistische Oststaaten

Praktisch keine Nachfrage. Für den Fall, dass Bestellungen erfolgen sollten, war offenbar von jeher (durch die Akten jedenfalls nachweisbar seit 1952) vorgesehen, von einer Belieferung der kommunistischen Oststaaten möglichst Umgang zu nehmen. Aus der Korrespondenz seit 1956 ergibt sich, dass dies die ständige Betrachtungsweise wurde. Ein besonderer BRB oder anderer Entscheid scheint jedoch nicht ergangen zu sein.

Eine Ausnahme wurde gemacht, als der

Crypto AG in Zug am 23. April 1964 die Ausfuhrbewilligung für 50 Chiffriergeräte nach Rumänien erteilt wurde (Verbindungsmaterial, Kategorie IV von Art. 2 des BRB vom 28.3.1949).

## TURBULENCES

### SYRIE-INFRA-ROUGE · Curieuse amnésie d'une apparatusique française

L'eurodéputée Fabienne Keller (LREM, ex-LR) participait en duplex, le 11 mars, au débat d'Infrarouge (RTS) consacré au nouveau drame des migrants.

Etrange indignation de l'ex-maire de Strasbourg face à une évidence rappelée par Slobodan Despot, le directeur de l'Antipresse: la participation de la France à la déstabilisation de la Syrie. *«Je ne peux pas accepter que vous disiez que les autorités françaises, que le président de la République, soutient les mouvements extrémistes en Syrie»*, s'est insurgée l'ex-maire de Strasbourg, *«en ce jour de commémoration des attentats commis par des extrémistes islamistes.»*

Le rappel de ces faits, selon l'apparatusique macronienne, serait *«intolérable»*. Curieuse amnésie...

Le ministre des Affaires étrangères qui déclara que les gars d'Al-Nosra *«font du bon boulot»* en Syrie était-il celui de l'Arabie Saoudite ou M. Laurent Fabius? Et le cimentier qui fit affaire avec Daech et l'aida à construire ses bunkers, était-il turc ou s'appelait-il Lafarge?

Enfin, l'ambassadeur qui se désolait de l'«inaction» occidentale contre le gouvernement de Damas en louant la volonté d'entrer en guerre de son propre président, ne s'appelait-il pas Michel Duclos et ne parlait-il pas de François Hollande?

La nomenclatura française, même à l'étranger, continue d'illustrer avec panache sa résistance au réel.

- \* Echange à regarder sur PlayRTS (minutes 20:45-24:00)

### USA-EUROPE · Des mégamanœuvres malgré le virus?

Colonelle de l'Armée US à la retraite et ancienne diplomate, Ann Wright a démissionné du Département d'État en 2003 avec deux autres collègues pour marquer son opposition à la guerre en Irak. Depuis lors, elle a été de toutes les manifestations pour la paix et n'a cessé de dénoncer la politique belliqueuse de son pays. Voici sa dernière contribution publiée le 28 février sur le site Popular Resistance:

«99,9 % des citoyens des États-Unis ignorent totalement que la nouvelle *Guerre froide* contre la Russie donne lieu aux plus grandes manœuvres militaires US sur sol européen depuis plus de 25 ans.

Ils n'ont pas eu vent que 20'000 soldats US allaient être envoyés en Europe pour rejoindre les 9000 soldats qui s'y trouvent déjà, ainsi que les 8000 soldats provenant de 10 pays européens pour s'exercer à une guerre contre la Russie. Au total 37'000 militaires prendront part à des manœuvres de guerre nommées *Defender 2020*.

Le climat politique aux États-Unis est tellement confus que l'on peut se demander pourquoi les États-Unis lancent des actions provocatrices contre la Russie tels ces grands exercices de guerre organisés à sa frontière, alors que le président Donald Trump semble être un si bon ami du président russe Vladimir Poutine.

C'est une question valable qui met en lumière le besoin de la bureaucratie US d'avoir un ennemi pour justifier un énorme budget militaire de 680 milliards de dollars. Alors qu'au cours de l'année écoulée les manœuvres militaires contre la Corée du Nord ont été suspendues en Corée du Sud et que les opérations militaires en Irak, en Afghanistan et en Syrie ont été réduites, l'Europe devient à la suite

le meilleur terrain de confrontation pour tenter de garder en activité le complexe militaro-industriel, avec tous ses grands contributeurs de fonds à la campagne présidentielle 2020.

Dans un effort pour générer un soutien national et une publicité en vue de la reprise de la Guerre froide, des unités militaires vont venir de 15 États de l'Union, y compris des États importants du point de vue électoral comme l'Arizona, la Floride, le Michigan, le Nevada, l'État de New York, la Pennsylvanie, la Caroline du Sud et la Virginie.

Dans le but de dépenser tout l'argent alloué au secteur militaire, soit plus de 680 milliards en 2020, vingt mille pièces d'équipement seront envoyées en Europe pour une mobilisation de la taille d'une division. L'équipement partira de ports maritimes situés dans des États impor-

tants du point de vue électoral, comme la Caroline du Sud, la Géorgie et le Texas.

Alors que les Européens auront connaissance de ces activités militaires, étant donné que les soldats US convoyés en car à travers l'Europe vont perturber les routes de transport civil sur 4000 kilomètres, la majorité des Américains n'aura qu'une faible idée du caractère provocateur des préparatifs militaires d'une guerre avec la Russie.»

Dans leur équipement, les troupes qui débarqueront en Europe ne devront pas oublier les masques contre le COVID 19, s'il en a été prévu au budget.

J.-M. Bovy/12.03.2020

\* PS – Aux dernières nouvelles, le virus risquerait bien d'avoir raison de ces mégamœuvres!

**Mais encore:**

SYRIE · Un fil Twitter utile à suivre

## Pain de méninges

### LA TECHNOLOGIE ET LA PEUR

Il est de fait que les progrès de l'automatisme et ceux de la peur sont très étroitement liés, en ce que l'homme, pour prix d'allègements techniques, limite sa capacité de décision. Il y gagne toute sorte de commodités. Mais, en contrepartie, la perte de sa liberté ne peut que s'aggraver. La personne n'est plus dans la société comme un arbre dans la forêt ; elle ressemble au passager d'un navire rapide, qui porte le nom de Titanic, ou encore de Léviathan. Tant que le ciel demeure serein et le coup d'œil agréable, il ne remarque guère l'état de moindre liberté dans lequel il est tombé. Au contraire: l'optimisme éclate, la conscience d'une toute-puissance que procure la vitesse. Tout change lorsqu'on signale des îles qui crachent des flammes, ou des icebergs. Alors, ce n'est pas seulement la technique qui passe du confort à d'autres domaines : le manque de liberté se fait sentir, soit que triomphent les pouvoirs élémentaires, soit que des solitaires, ayant gardé leur force, exercent une autorité absolue.

— Ernst Jünger, *Traité du rebelle* (ici, l'«automatisme» désigne la civilisation technique)